Gare maritime, 2008

ARMELLE **LECLERCQ**

par Jean-Pascal Dubost

« Voir le jour qui s'écoule, avoir le temps d'y faire écho. » A. L.

BIBLIOGRAPHIE

Vélo vole,
Éd. Lanskine, à paraître 2008.

Éclaboussures en bord de mer,
Contre-allées, 2006.

Pataquès,
Comp'Act, 2005.

Sa formation intellectuelle a mené Armelle Leclercq à fréquenter les textes anciens, ceux du Moyen Âge ; et fréquenter les textes de cette période, c'est remonter le cours de la langue française, s'approcher de ses sources, goûter, par le savoir, ses saveurs.
Et lire *Pataquès*, c'est réapprendre la saveur de la nôtre langue, c'est entr'entendre du beau monde dans la voix de la poète, de la lyrique et de l'épique médiévales à William Cliff, quand le poème montre son respect pour la tradition métrique et pour le chant, en passant par Corbière et Laforgue, quand l'argot ou le parler populaire désaccordent irrévéremment, ou par Baudelaire, quand les poèmes sont saynètes urbaines, ou par la poésie arabe, pour les références à sa lyrique, ou bien encore par Raymond Queneau, grand adepte du pataquès et du parler populaire. Ça polyphone.
Pataquès nous suggère, à travers des snap-shots du quotidien, de prêter l'oreille au monde tout à l'environ. Mêlant le savant langage de ses lectures au parler populaire de ses attentions auditives (et donc ça dissone aussi), l'arabe au français, Armelle Leclercq veut aussi faire entendre dans la métaphore de l'écart géographique et culturel — les poèmes sont localisés à Belleville et au Caire — ces liaisons imparfaites qui se font entre gens de culture diamétralement opposée. Une poète est au cœur de la cité.
Le mot « pataquès » désigne ce qu'on appelle une liaison vicieuse, un « t » final se substituant à un « s », genre « c'est pas-t-à moi », ou un « z » ajouté pour éviter un hiatus, genre « c'est sain-z-et-sauf que le maire rejoignit ses invités » (Raymond Queneau), c'est une liaison « mal-t-à-propos ». Son origine est une imitation comique de la faute de liaison « je ne sais pas-t-à qui est-ce ». À partir de quoi sa présence en titre d'un livre de poèmes participe de l'indicateur de chemin, ayez l'esprit critique dans tous les sens.
Ce que j'aime dans cette poésie, outre son métissage, ses divers niveaux de langue, son érudition, son mixing de mots, c'est la discrétion grinçante d'une poète inquiète de sa place dans le monde et inquiète de la langue qu'on parle. Quelle langue finira-t-on par parler ? Le franco-franco-français ? Ce serait bien triste... Il faut ouvrir sa langue au monde, nous suggère Armelle Leclercq.